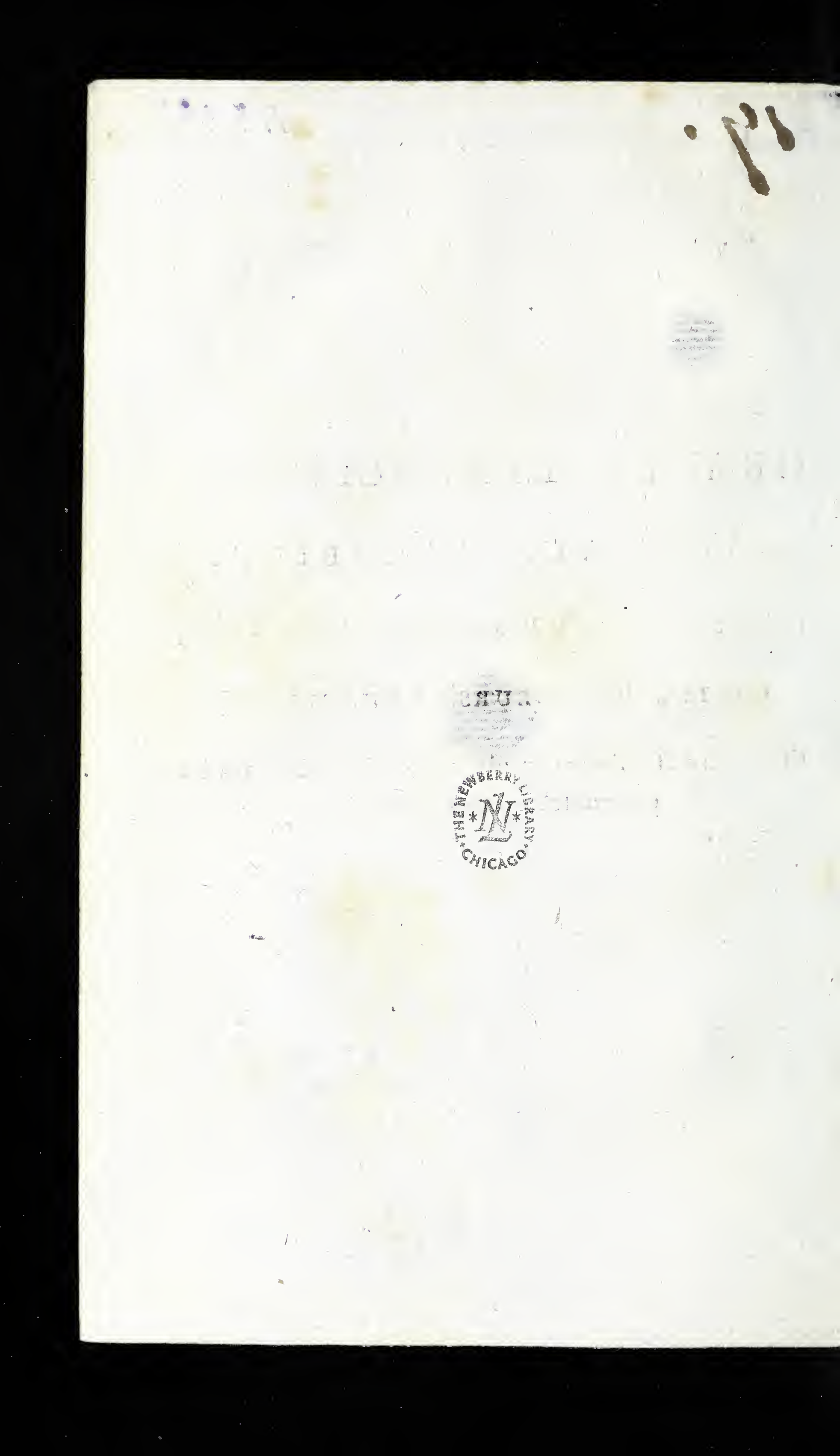
GRANDE DÉNONCIATION

FAITE AUX JACOBINS,

DANS LA DERNIÈRE SÉANCE,

CONTRE LES DISEURS DE CHAPELETS;

Et découverte d'une conspiration universelle dans les paternotes et les *ave maria.*



GRANDE DÉNONCIATION

FAITE AUX JACOBINS,

DANS LA DERNIÈRE SÉANCE,

Contre les diseurs de chapelets ; et découverte d'une conspiration universelle dans les paternotes et les *ave maria.*

L'orateur à la tribune de la Société, après s'être mouché trois fois, et s'être dessiné avec grace.

QUE d'autres vous tracent des tableaux flatteurs, je viens vous dire des vérités utiles. Qu'à l'heureux et harmonieux accord de la journée à jamais glorieuse de *Fleurus* ; avec le jeu patriotique de cinq cents guillotines sans cesse agissantes par toute la France ; avec les noyades, les fusiliades, les mitraillades, on vienne artificieusement opposer vos conquêtes, sur le Rhin, sur la Moselle, sur la Meuse, dans le Palatinat, dans la Hollande, ou dans la Navarre Espagnole ; que l'on vous montre tout le territoire français évacué ; qu'on vous fasse voir tous ces succès marchans de front avec le funeste modérantisme qui vient de s'emparer de toute la République ; que l'on vous vante le calme subit et perfide qui laisse dans une inactivité désespérante les talens de nos Samsons fatigués, mais non rebutés, et les instrumens ingénieux de nos arts qui servent de plus près l'humanité sur les places de la révolution, ou sur les eaux de la Loire ; que les astucieux amis des loix et de la justice se réjouissent de leur triomphe instantané ; qu'ils viennent declarer une guerre à mort à ceux qu'ils appellent des terroristes, des hommes de sang, des faiseurs d'anarchie : les vrais amis de la liberté ne découvrent, avec nous, dans l'amour des loix et des principes, dans la tranquillité civile qu'ils procurent, que des précipices affreux couverts des lauriers de la victoire. Citoyens ! prenez garde, il n'y a de véritable, de bel accord dans la République, que ces tons sublimes de Barrère : *On a beaucoup guillotiné cette décade ; on a beaucoup vaincu.*

Les ennemis ne combattent plus nos armées. Ils se retirent, ou se couchent par terre, les uns sur les autres. Ils cherchent donc à renverser votre liberté par d'autres moyens. Ils laissent prendre leurs fonderies, leurs arsenaux, leurs villes, leurs citadelles ; ils veulent donc détruire les défenseurs de la liberté par des armes plus puissantes. Et quelles

sont ces armes? Ne voyez-vous pas que c'est la calomnie? C'est à la calomnie intestine qu'ils vous laissent en proie. C'est à une armée d'agens criminels, de *Basiles* aux argumens irrésistibles, que vous ne savez pas appercevoir, que leurs armées fugitives, et non enveloppées, vous abandonnent. Quand un tel système a pu prévaloir, alors la liberté est perdue. Les conquêtes et les victoires n'y font rien. Qu'importe, ô peuple français! que tes frontières soient évacuées par les satellites étrangers; que tes marchés soient mieux garnis; que le commerce, les arts épuisés tendent à se ranimer; que la presse soit libre et t'offre l'horrible tableau de tes désastres qu'on te cachoit; que ta pensée et tes opinions cessent d'être autant comprimées; que la tristesse et la stupeur s'effacent sur les phisionomies; qu'on ne s'enferme plus dans les maisons aux fêtes ordonnées par les triumvirs, et même au transport de Marat au Panthéon; qu'on ait applaudi en foule à celui de J.-J. Rousseau; qu'on danse avec allégresse et bonne-foi, pour célébrer des succès purs; que les élans de la joie publique ne se mêlent plus aux cris du sang innocent; que l'on discute plus librement au Sénat, et que les Sénateurs couchent paisiblement chez eux; que l'on respire enfin après tant d'atrocités et d'horreurs. Ah! la patrie, la liberté en sont-elles moins perdues, puisque Collot le *géant*, Barrère le *Vieux-Sac*, Billaud-Varennes le *Septembriseur*, Vasseur l'*assassin* de Phelipeaux, le furibond Fayau, et tant d'autres se taisent? Quand les bons citoyens sont condamnés au silence, ou aux imprécations, comme celles de Gaston et de Duhem; pour toute ressource, il faut bien que les scélérats dominent. Quand la vertu en minorité sur la terre, et dans la Convention, cesse de briller de son radieux éclat sur le front des *Carrier*, des *Lebon*, etc. comme un fanal éblouissant sur le sommet de la sainte montagne, il faut bien que les plaines et les marais soient couverts d'épaisses ténèbres.

Ah! ne croyez pas, cependant, que je vienne ici intenter aucune accusation: trop de difficultés maintenant se rencontrent à les faire réussir. Les jacobins de Thermidor, en bonnets rouges, et l'État-major à moustaches de la ville de Paris, se réuniroient en vain pour conspirer à la salle de l'Évêché, de la Mairie, ou à Charenton; en vain ils feroient venir *tout leur peuple soudoyé* aux portes du Sénat, avec les trésors de la France, et ses canons et ses boulets rouges; ils n'auroient plus la même facilité à faire un trente-un Mai: il est pour tout des momens qu'il faut savoir saisir. La journée de la Saint-Barthélemi, citoyens, fut canonisée à Rome, et applaudie dans les quatre-vingt mille chaires de la France. Par-tout, j'en excepte Bayonne, elle fut répétée, célébrée, cette glorieuse journée. Qui donc eût osé s'élever contre une époque mémorable où, non pas la liberté, mais la religion, alors d'un plus grand intérêt, *avoit été sauvée*, disoit-on? Eh bien! qui oseroit la recommencer, ou la défendre aujourd'hui cette Saint-Barthélemi, ce 24 Août? Citoyens! soyons donc plus réservés désormais sur ce 31 Mai, auquel la loquacité véridique de Cambon, de Delmas, et les registres de Guyton sont venus faire un grand

tort (1). Craignons le jugement de l'histoire, et d'une postérité même peu éloignee. Contentons-nous de l'avoir placée cette belle journee, dans le calendrier des fetes republicaines. Craignons qu'on ne l'en retire trop tôt, comme Mirabeau du Panthéon ; et n'en parlons plus. N'accoutumons pas le peuple à réfléchir, et à croire que si le crime et l'intrigue commencent par fois les insurrections, il suffit toujours du succès pour les régulariser et les justifier ; car alors il pourroit excuser un nouveau Cesar qui voudroit tout tenter, et qui, triomphant, diroit, comme l'ancien :

» Du destin qui fait tout, tel est l'arrêt cruel :
» Si j'eusse été vaincu, j'eûs été criminel ».

Un objet plus important, citoyens, doit nous occuper. La marche révolutionnaire est entravée par la justice, et ses formes minutieuses et tyranniques. Le balancier qui bat monnoie sur la place de la Révolution est suspendu. Pour connoître s'il y a lieu à punir un seul député de la plaine ou du marais, il faut un examen ; (*murmures*) oui, un examen aujourd'hui. Qu'il y ait des formalités et des entraves pour accuser un Carrier, il est montagnard, et à ce titre seul, il mérite tous les égards ; mais hors delà, pourquoi encore des formalités, des entraves ? Il y en a mille fois plus qu'il n'y en eût autrefois pour traîner à l'échafaud, ou mettre hors la loi, ou jeter seulement dans les fers, sans les entendre, cent cinquante représentans du peuple. A la vérité, ces hommes proscrits par la montagne, étoient bien les coquins les plus diserts ou les plus énergiques, et dès-lors les plus dangereux, les plus coupables contre-anarchistes, contre-noyeurs, contre-fusilleurs, contre-guillotineurs, contre-révolutionnaires par conséquent, que l'on puisse trouver. (*C'est vrai, c'est vrai, de toute la salle et des tribunes*). Vous vous rappelez, citoyens, comment cette faction scélérate, ces *hommes d'Etat*, ainsi que les appeloit Marat, entravoient, avec leurs principes, avec leur justice et ses arguties de palais, *la direction démocratique*, que nous voulions donner à la révolution, comme l'a placardé papa Pache. Les insolens n'osèrent-ils pas demander d'abord, pour arrêter notre marche révolutionnaire, une loi contre les provocateurs aux meurtres, les incendiaires, les agitateurs, les désorganisateurs, et qu'on punisse les massacreurs d'Avignon et de Septembre, et les dilapidateurs des trésors du garde-meuble ? Voyez s'il eût été possible, après cela, de révolutionner, et *d'épurer la population* et les fortunes françaises ! C'est à nous qu'il convenoit de porter la peine de mort contre ceux qui arrêteroient les mesures révolutionnaires, et blâmeroient la loi du 22 Prairial et autres. C'est à

---

(1) Nous avons entendu dire qu'on avoit fait dix mille aunes de ruban de deux couleurs, blanc d'un côté, avec des fleurs-de-lys violettes, et violet de l'autre, avec des fleurs-de-lys blanches, vers ce tems-là.

nous qu'il convenoit de mettre hors la loi ceux qui se seroient soustraits au tribunal civique de Coffinhal et Fouquier-Thinville, ceux qui éluderoient les *formes acerbes* de Lebon, et la *tasse* à Carrier. Ces coquins de députés modérés, nous demandoient encore une garde départementale pour assurer la liberté de leurs délibérations, disoient-ils, comme si des hommes courageux et véritablement républicains ne savoient pas délibérer librement jusques sous les poignards. C'étoit à nous, aux amis de la liberté, qu'il convenoit d'avoir à leur disposition une armée révolutionnaire, et une guillotine ambulante à sa suite, pour assurer, dans son épouvantable marche, le règne de la terreur. Ils dévoroient, ces scélérats députés, le tems de l'assemblée à faire discuter ces belles demandes!!... La liberté dans les délibérations pour une majorité corrompue et fière de son nombre!.... Les Républiques se font-elles donc avec tous ces ménagemens du modérantisme? Qu'est-ce donc que tous ces principes de justice qu'ils réclamoient si audacieusement? *Dans les grandes affaires politiques*, a dit Machiavel, *on peut s'écarter des règles austères de la morale*, (Applaudi). Arrête-t-on une direction démocratique pour punir des septembriseurs ?

Barrère. Le vaisseau de la révolution ne peut arriver au port que sur une mère rougie de flots de sang..... (*Bravo*).

Un ami de Saint-Just. Je signale pour ennemis de la révolution tous les nobles, tous les prêtres, tous les hommes du palais, sans excepter les médecins et la médecine. (*Bravo*).

Barrère. Il faut commencer le déblai par tous les constituans et les principaux chefs de la législative. Frétau est acquitté, dit-on; les jurés sont donc des contre-révolutionnaires !!...

Colot. On le reprendra.

Barrère. La guillotine n'est qu'un lit un peu moins bien fait qu'un autre. (*Bravo*).

Vadier, frapant du pied. Il faut renouveller les jurés foibles, ça ne va pas assez vîte. (Applaudi).

Un membre. La révolution est un foudre qui doit tout pulvériser. (Oui, oui).

Colot-d'Herbois. Plus le Corps social transpire, plus il devient sain. (*Bravo*).

Un ami de Saint-Just. Une Nation ne se régénère que sur des monceaux de cadavres. (Applaudissemens redoublés).

Barrère. L'arbre de la liberté ne jette au loin ses rameaux verdoyans, qu'autant qu'il est arrosé du sang des rois. (C'est vrai, c'est vrai).

Carrier. Celui-là est un modéré qui ne sait pas boire un verre de sang humain. (*Bravo* universels, et mention honorable).

L'orateur reprenant la parole. Et c'est nous que l'on peint comme redoutables !.... Quels sont donc ces grands actes de sévérité que l'on nous reproche ? Trois mille aristocrates, fédéralistes, modérés, journalistes, imprimeurs, qui avoient corrompu l'esprit public, en dénigrant le nôtre, en ne se mettant pas à la hauteur des mesures vigoureuses et

énergiques du gouvernement révolutionnaire, ont été guillotinés en trois mois à Paris, sur la place de la Révolution! Trente mille autres ont été précipités dans la Loire; on a coupé quelques bras aux insolens qui les passoient au travers des sabords pour s'échapper! Quarante mille autres citoyens des deux sexes, *loups et louvetaux* ont été fusillés, guillotinés sur toute l'étendue du sol de la République! . . . .

Collot-d'Herbois. Je me suis servi du canon à mitraille à Lyon, pour que ces malheureux ne souffrissent pas tant. (Applaudi à plusieurs reprises) Un Juré. J'atteste que le fait est constant en mon ame et conscience. (Vive le géant.)

On a fait brocher sur tout cela, quelques mariages républicains. On a abrégé dans les hopitaux la vie de plusieurs milliers de malades, que les douleurs faisoient mourrir à tous momens. Et l'on s'apitoye! et l'on parle de notre rigueur! qui peut craindre nos principes? qui peut nous accuser de précipitation et de tyrannie? non, non, nous n'avons pas été trop séveres. J'en atteste la République qui respire encore.... J'en atteste la Représentation nationale qui existe, et qui est respectée... *On parle de notre rigueur*, disoit très bien Robespierre, le 8 Thermidor, à la tribune de la Convention, *et la patrie nous reproche notre foiblesse!* (Applaudissemens très-vifs.)

On nous accuse, et c'est nous!... n'y avoit-il aucuns poignards pour nous et les citoyennes de nos tribunes, dans ceux que fit, par nos ordres, un serrurier du Carrousel, avant le dix Mars 1793? N'y en avoit-il aucun pour nous dans les cargaisons qu'on fit venir d'Angleterre? vers quels lieux la bande des assassins devoit-elle marcher en sortant de cette enceinte et de la Maison commune, au 9 Thermidor ?..... et l'on nous accuse!... Est-ce nous qui avons plongé dans les cachots les patriotes, et porté la terreur dans toutes les conditions. (Une voix oui) oui, [qu'on le chasse.] Est-ce nous qui avons déclaré la guerre aux citoyens paisibles. (La même voix, oui, oui, grand tumulte, à la guillotine,) Est-ce nous qui recherchant des *opinions anciennes*, *fruit de l'obsession des traîtres*, avons promené le glaive sur les têtes de six cents Représentans du peuple? (Oui oui, d'un côté; de l'autre, non non, c'est Amar, c'est Saint-Just, c'est la Commune, c'est Hébert, c'est la Montagne; (une voix: c'est Maure qui a graissé la planche avec le lard de Perpignan).

On nous demande des listes de nos noms! Eh bien! qu'on nous donne aussi des listes des sommes dépensées par la Convention, par ses députés en mission; qu'elle nous rende ses comptes! (Applaudi à plusieurs reprises.)

Un membre. Je demande, par motion d'ordre, que les Jacobins publient, pour l'exemple, la liste des sommes qu'ils ont reçu par l'ancien comité de Salut-public, par les ministres Pache et Bouchotte, par la Commune de Paris, par Pitt et Cobourg même, s'ils en avoient donné, qu'on ne cache rien... (Mouvemens d'indignation et d'horreurs.) L'ordre du jour est puissamment réclamé.

On nous accuse de vouloir rivaliser avec la Convention! Est-ce donc

nous qui faisons les décrets ? non, nous tâchons seulement de les prévenir, de les préparer, de les diriger, de les influencer. Est-ce nous qui en recommandons l'amour et l'exécution fidèle des loix : non, c'est nous qui par notre exemple et par nos discussions, apprenons comment, en escobardant, on peut éluder celles qui nous nuisent. Est-ce nous qui dirigeons la force du peuple ? non, nous ne voulons diriger exclusivement que l'opinion publique, qui est la même chose. Est-ce nous enfin qui gouvernons ? non, c'est nous qui remplissons toutes les places du gouvernement, d'excellens patriotes d'Avignon et de Septembre, de nos amis. Est-ce nous qui payons chaque jour des quinze à vingt mille feuilles périodiques qui ne parlent jamais des Nantais ? non, c'est nous qui fournissons aux journalistes notre esprit, pour qu'ils en fassent l'esprit public à l'exclusion de tout autre, de celui même de l'adresse aux français. Et l'on nous accuse de vouloir dominer la Convention ! Est-ce nous en un mot, qui réclamons séditieusement les droits de l'homme, les droits du peuple ; qui prétendons qu'on ne peut ni les lui emprunter ni les prendre à bail, ni les mettre au lombard, pour quelque tems et pour quelque raison que ce soit, sans le consulter, parce qu'il en est seul propriétaire et qu'il ne peut lui-même aliéner sa propriété pour un seul moment, suivant Rousseau ? non, c'est Babœuf, c'est le Club électoral. (Applaudi).

Comment se fait il, Citoyens, qu'il ne se passoit pas une semaine autrefois, où cette société ne découvrît quelque nouvelle faction, et qu'il n'y avoit gueres d'embarras qu'à leur trouver de nouveaux noms, pour les désigner ; et que depuis le calme du 9 Thermidor, on n'en ait encore signalée aucune.

Nous ne les voyons plus. Mais c'est donc qu'elles échappent à nos regards ces factions ! car il en faut trouver pour alimenter l'énergie révolutionnaire, et sur-tout l'intérêt de ces séances, ou s'attendre à voir nos tribunes désertes. Vous ne les voyez plus ! mais les conspirateurs ne seroient pas des conspirateurs, s'ils n'avoient l'art de dissimuler assez habilement. Non non, vous ne les voyez pas ; et où sont donc ces yeux de linx, avec lesquels la société surveilloit ? on se tait ; le calme règne dans toute la République. On paroit fatigué de la tourmente révolutionnaire ; on a soif d'ordre et de justice. On conspire donc ? on conspire plus que jamais. Les pamphlets, les libelles tombent sur nous, comme les feuilles des arbres de l'automne ; on attaque donc jusqu'aux colonnes de la révolution. Que dis-je ? le peuple qui lit avec avidité ces pamphlets, ces feuilles de l'Orateur du peuple, est donc en contre-révolution, et la République périt, si nous périssons. O désespoir ! (On essuie ses larmes partout). Eh ! quels sont ces conspirateurs nouveaux ? on ne les apperçoit pas ; mais c'est que ce sont des sylphes contre-révolutionnaires, des malheureux qui se vengent de ce que vous avez, avec Hébert, fermé les temples de leur fanatisme, de ce que vous voulez en faire un peuple de philosophes, de purs déistes, de ce que vous ne mettez rien à la place des crucifix, des vierges, que Leonard-Bourdon enleva aux vieux invalides,

qui en faisoient leur consolation. (Un membre : on a porté en procession la baignoire de Marat : que faut-il davantage?) de ce que vous ne mettez rien à la place de leur enfer, ou pour parler le langage de Rousseau, du *poul-serdho* des Persans; qui se vengent, dis-je, en disant des *paternotes*, ou *pater noster*.

Oui, citoyens, de tous les signes de contre-révolution et de ralliement anciens et modernes, que nous avons su découvrir jusqu'ici, il n'en est point de plus frappant, de plus dangereux que la kirielle détestable des *pater* et des *ave maria*, que par toute la République, les aristocrates et les modérés récitent jusque sous le dôme même de l'hospice de vos guerriers mutilés par les combats. Il n'en est point qui mérite plus votre animadversion que le chapelet et son rosaire, ou rosier feminin, signe de sang. Citoyens! prêtez-moi toute votre attention, je vous prie. Je commence par la première phrase : *notre père qui êtes dans les cieux que votre nom soit sanctifié.* Ne sentez vous pas, dans ces paroles, cette vanité ridicule des castes nobiliaires qui plaçoient jusques dans les cieux la tige de ses pères, qui ne reconnoissoient au-dessus d'elles que dieu et le roi, *re que diou*; cet orgueil des Castor et Pollux, qui se disoient sortis de la cuisse de Jupiter, ou cette forfanterie de la famille de Levi, qui se faisoit descendre de la tribu de Lévi, dont étoit née la vierge? vous remarquez cet attachement féodal à l'orgueil des noms : *Que votre nom soit sanctifié.* Mais suivez-moi. *Que votre règne arrive!* Est-il desir plus évidemment manifesté de voir renaître la royauté, avec tous ses attributs, avec sa noblesse? *votre volonté soit faite en la terre, comme au ciel!* le pur amour du despotisme peut-il se montrer plus à nud, avec moins de pudeur? mettre sans restrictions, la volonté d'un seul à la place de la volonté de tous, à la place de la loi! *donnez nous aujourd'hui notre pain quotidien.* Desir bien formel d'accaparer la denrée la plus nécessaire, le pain des sans-culottes! donne-t-on à qui que soit, le pain de chaque jour, sans cartes de sections? vous voyez là encore, citoyens, un mépris bien prononcé du gouvernement révolutionaire dans ses mesures. *Remettez-nous nos péchés, comme nous remettons leurs dettes, etc.* Pur modérantisme! Cri d'amnistie! Indulgens qui demandent qu'on ouvre les dix mille bastilles de france, aux suspects qui ont des trefles à l'éguille de leurs pendules, ou qu'on a vus sur le seuil de la porte des nobles et des chanoines, et qui veulent par conséquent nous lancer des chats aux jambes. *Et ne nous induisez point en tentation.* De quelle tentation, veut on ici parler? celle d'adopter l'égalité, la liberté, la République indivisible! vraiment les aristocrates n'ont point de tentation plus forte à combattre. *Mais délivrez nous du mal.* Ah! sans doute, c'est pour eux un grand mal que l'abolit'on des privilèges, des marquisats, des baronies, des reliefs et des chaprons! cela parle tout seul. *Ainsi soit-il.* Le voilà donc enfin, nous le touchons, nous le serrons, il ne nous échapera pas ce mot d'ordre des conspirateurs, leur cri de guerre, ce signe évident de conjuration, ce fameux *Ainsi soit-il.* Que veut-il dire autre chose, sinon, disparoissent

la déclaration des droits et la liberté, l'égalité politique, c'est-à-dire toute la constitution républicaine; arrive le règne d'un homme, sa volonté soit faite, soit notre guide! ne vaut-il pas autant crier *vive le roi*, que de dire cet ainsi soit-il? *délivrez-nous du mal*, c'est-à-dire, dans le sens des aristocrates, délivrez nous de la Convention nationale, des armées républicaines, de la surveillance des jacobins et du comité révolutionaire de Nantes, de la guillotine, des noyades, des canonades, etc. toute la contre-révolution est donc là, toute la faction Brissot, toute la Gironde, tous les fédéralistes, les Rolandisses, les *ultrà*, les *citrà* révolutionaires, les allarmistes, les modérés; puisque tout cela vient se confondre dans les indulgens, et que ceux-là sont bien indulgens, qui demandent qu'on leur remette leurs dettes, comme ils veulent les remetre eux-mêmes, à leurs débiteurs. (Applaudissemens universels.)

Je demande donc qu'il soit fait incessamment une adresse à la Convention nationale, pour lui dénoncer cette nouvelle faction des *paternistes*; que ladite adresse soit signée en nom.... (On crie de toutes parts. *En masse*, *portée en masse*; point de signatures individuelles.) *Applaudi.*

Un membre. J'observe qu'une masse est collective. (*Huées*).

Un autre. Je demande qu'on nomme des commissaires.

Un autre. Des commissaires supposent une representation collective. Ils ne peuvent parler qu'en leur propre nom, et non en celui de la société. Mais nous sommes sur la brèche; il faut tout oser. La fortune aide le courage. On n'y prendra pas garde.

Barrere. Il faut déblayer promptement la place de tous ces décombres de paternotes et d'*ave maria*. Il n'y a que les morts qui ne reviennent pas: ne perdons point de tems en vain.

Un membre. Je demande qu'on imite Amar, le trésorier de France, et dès-lors l'ami de la noblesse et l'ennemi de l'égalité, dans son rapport du 3 Octobre, et qu'on commence par dire et établir à la première ligne: *Il y a eu une conspiration contre l'unité de la république, la sûreté et la liberté du peuple français.* Cette manière de mettre d'abord en fait ce qui n'est qu'en question, est excellente. C'étoit celle des théologiens, qui commençoient toujours par poser: *L'âne de Balaam a parlé; l'église le dit, et l'église est infaillible.* Cette première proposition une fois adoptée, sans examen, sans contradiction, on faisoit dire à l'âne ou à l'église tout ce qu'on vouloit. D'après cela, tout acquiert plus facilement quelques formes spécieuses, quelques apparences de réalité. On force un peu les conjectures les plus singulières, les raprochemens les plus éloignées; et les choses les plus étonnées de se rencontrer, se trouvent ensemble: on tord, on élague, on pressure, on fait comme ce tyran, qui, pour faire venir à la mesure de son lit de fer, torturcit, en alongeant, en racourcissant, les membres de ses victimes. (*Bravo*, adopté).

L'orateur. J'entends murmurer autour de moi; on se dit: *mais le peuple français croira-t-il jamais à cette conspiration-là?* — Ci-

toyens! on a bien cru à celles des prisons, et à tant d'autres. On a guillotiné, noyé, fusilié des milliers de citoyens, sur des motifs bien moins plausibles que l'explication donné au *pater noster*. Et vous balanceriez ! .... Et où est donc ce peuple français ? Dans tous ses départemens, districts et communes, sans doute; dans la partie du peuple de ces départemens et de ces communes, qui est debout et qui délibere ; dans les sociétés populaires donc. Or, ces sociétés départementales ne viennent-elles pas toutes se réunir et se fondre dans le sein de la société-mère ? d'où il suit que le peuple français tout entier est donc, ou par représentation, ou en *miniature*, chez les jacobins de Paris. (*Bravo. Puissamment raisonné*). Vous avez bien cru, citoyens, ou paru croire, que quatre-vingts représentans du peuple, pris au quatre coins de la république, qui ne se connoi soient pas, même de nom, qui, à raison de leurs localités, avoient des intérêts fort divers et très-opposés, avoient conspiré pour se partager la France, et la morceler en certain nombre de petites républiques, unies et fédéralisées entre elles, comme les Colonies Américaines, comme les Etats des Suisses ou de Hollande ; lorsque ces députés n'auroient pu seulement faire une autre division de leurs départemens, enlever une commune d'un district, pour le transporter à un autre, sans se batailler six mois consécutifs. Vous avez bien élevé des guillotines pour punir par tout les auteurs et les complices d'un fédéralisme imaginaire ! Qu'auroit profité à tous les députés du Nord, qu'il y eût deux ou trois républiques dans le Midi ? L'amendement de l'*unité*, de l'*indivisibilité* de la république, n'avoit-il pas été fait par Buzot ? Vous avez bien cru, citoyens, au fédéralisme reproché aux *homophage*, aux *duricranes*, c'est-à-dire, aux buveurs de sang dans la pièce de l'*Ami des loix*, où une madame de Versac dit à Forlis, le modéré :

Votre *chère* unité sera mise au néant.

Lorsqu'il est évident à tous les yeux, qu'il ne s'agissoit ici que d'une fédé ation contre la minorité qui avoit fait le 31 Mai. Pour vous faire illusion, et à toute la France, qu'a-t-il fallu ? une syllabe de plus dans le mot de *fédéralisme* que dans celui de *fédération*. Et, vous douteriez encore que notre conspiration pût s'accréditer dans les esprits ! Que les citoyens et citoyennes des tribunes ayent la complaisance d'adopter ma conspiration, et je réponds de tout Paris.

Barrère. Quant au peuple de cette ville, je m'en tiens sûr; c'est un vil troupeau, un composé d'imbécilles : avec une paille on pourroit conduire ce tas de badauts. (Murmures. On réclame l'ordre du jour).

L'orateur. Paris une fois gagné, nous livre tout le peuple français, très-moutonnier. Les députés, membres de cette société, nous prêteront leur appui dans leurs départemens, et à la Convention.

Plusieurs se lèvent. Oui, oui. Combat à mort à tous les modérés qui soutiendront les conspirateurs qui disent le chapelet. Guerre,

654

guerre éternelle aux *paternotes*, aux *ave maria* ! Qu'on cherche des gabarres, qu'on fasse des guillotines nouvelles, qu'on charge à mitrailles par-tout. Que le règne de la terreur recommence.

Un membre. A quoi bon, citoyens, cet emportement fanatique ? Jusqu'à quand abuserez-vous de l'indulgence nationale ! Depuis plusieurs décades on ne noye, on ne guillotine plus, et nos succès continuent, s'augmentent même. Maëstricht, Nimègue tombent sous les armes françaises....

(*Grand tumulte.* Qu'on le chasse, qu'on l'arrête ; c'est un modéré, un fédéraliste, un *citra*-révolutionnaire, un brissotin, un girondin !...)

L'orateur. Je demande qu'on se partage, qu'on se répande dans les groupes, que les citoyens aillent demain garnir, de bonne heure, les tribunes de la Convention. (On entend les tribunes s'écrier : *demain dès cinq heures du matin*). Je voudrois qu'on n'ait point les mains gantées, ce qui ne produit que des applaudissemens sourds ; et qu'on porte aux pieds des sabots, ce qui donneroit plus d'éclat aux trépignemens et aux huées, quand on parlera principes, ordre et justice, et qu'on s'élévera sur-tout contre les amis de Carrier et les jacobins. (*Bravo*). Que les voix les plus fortes se placent en avant, et que la plus grande attention soit faite aux signaux de commandement que donneront Billaud-de-Varennes, Fayau, et Duhem. Le mot d'ordre et de raliement sera toujours : *vive les jacobins.* Duroy, Gaston, Montaut le jeune, etc. nous ont promis d'être constamment plutôt jacobins que représentans. Qu'à Ménécrate Duhem, sur-tout, tous honneurs soient rendus ; et disons lui tous à la fois : *salut, santé et bon sens*, comme philippe de Macédoine disoit à certain médecin de son tems.

A l'instant, on entend une grêle de pierres briser les vîtres, et tomber dans la salle. Un bruit affreux se fait écouter ; les citoyennes sortent, et prises à leur sortie, on entend retentir sur leurs fessiers des mains comme des battoirs : allez, allez, coquines, s'écrie-t-on ; allez dans vos ménages, prendre soin de votre mari et de vos enfans. Une femme qui veille à ce que son rôt ne se brûle pas, nous plaît bien plus que toutes ces précieuses ridicules modernes, qui se font une affaire d'arranger le gouvernement républicain, avec leurs pieds et leurs mains. Allez, dévotes de Robespierre et de Duhem ; que le lit conjugal soit désormais votre unique tribune. Servez-y la république, en lui procurant des defenseurs vigoureux, et que toute votre politique y soit le triomphe de vos charmes, et le bonheur de tout ce qui vous entoure.

Deux jours après, la salle des jacobins fut fermée, et maints pieds-plats, aux cheveux ronds, noirs et gras, qui s'étoient faits surveillans, pour éviter d'être surveillés, reçurent sur le dos, par le peuple, maintes distributions généreuses d'applaudissemens redoublés par le bâton. Toute la France en apprenant cette heureuse nouvelle, fut ivre de joie, et se dit : enfin l'anarchie expire ; l'antre de la discorde est fermé. La justice et la paix se vont embrasser.

Par *D*.......